

Introduction: au commencement était la crise...

Daniela Pietrini, Kathrin Wenz

Angaben zur Veröffentlichung / Publication details:

Pietrini, Daniela, and Kathrin Wenz. 2016. "Introduction: au commencement était la crise..." In *Dire la crise: mots, textes, discours; approches linguistiques à la notion de crise / Dire la crisi: parole, testi, discorsi; approcci linguistici al concetto di crisi / Decir la crisis: palabras, textos, discursos; enfoques lingüísticos sobre el concepto de crisis*, edited by Daniela Pietrini and Kathrin Wenz, 9–16. Frankfurt am Main: Peter Lang.
<https://doi.org/10.3726/978-3-653-07233-4>.

Nutzungsbedingungen / Terms of use:

licgercopyright



Daniela PIETRINI / Kathrin WENZ

Introduction : Au commencement était la crise...

1. La crise par-ci, la crise par-là

Tutte quante le nazioni si lamentano così
conferenze, riunioni, ma si resta sempre lì
“ah la crisi... eh...”
Ma cos’è questa crisi?
Ma cos’è questa crisi?
Rinunziate all’opinione
della parte del leone e chissà...
che la crisi finirà!

(Rodolfo De Angelis: *Ma cos’è questa crisi*, Chanson du 1933)

Ce volume fait suite aux travaux de la section thématique du même nom qui s'est déroulée dans le cadre du XXXIV^e Congrès International *Romanistentag* de l'Association des Romanistes allemands (DRD) à l'Université de Mannheim du 26 au 29 juillet 2015 sous la devise « Économie et philologie romane » (orig. : « Romanistik und Ökonomie »).

Le but de cette section était d'analyser le sujet de la « crise » dans la perspective de sa construction linguistique car, comme souligne à juste titre Scharloth, la crise est d'abord un objet construit par le langage et dont la répétition en discours contribue en manière déterminante à la diffusion et à la perception de son entité :

« Eine Krise ist ein sprachlich konstruierter Gegenstand. [...] Jede sprachliche Referenz auf eine Krise leistet einen Beitrag zu ihrer Verfestigung. Je häufiger von Krise die Rede ist, je weiter verbreitet das Reden über die Krise ist und je mehr Sachverhalte als Teil der Krise identifiziert werden, als desto tiefer wird die Krise wahrgenommen. »
(Scharloth et al. 2010 : 99)

C'est alors par les mots que la crise entre dans la vie quotidienne de tout locuteur :

« La crise vient à notre conscience à travers des mots. On en entend parler avant d'être touché par elle, avant de l'éprouver concrètement. Ces mots sont là, autour de nous, en permanence. Ils rôdent, ils envahissent notre quotidien, notre espace de vie, de travail, notre intimité. Ils sont omniprésents sur nos écrans, dans nos conversations. Ils nous parlent et on les cite entre soi, en famille, au bureau, avec des amis. Ces mots nous inquiètent. Ils nous sapent même le moral. » (Muzet 2013 : 8).

Le terme même de « crise » est utilisé pour désigner un grand nombre de phénomènes divers, parmi lesquels la crise immobilière originale d'Amérique du Nord, la crise bancaire, la crise de l'Euro, la crise financière globale et finalement la crise économique générale concernant différents domaines comme la croissance, la consommation, le marché du travail etc.

« On dit partout : Ça ne va pas / La crise par-ci, la crise par-là / On se plaint jour et nuit / On s'ennuie, on s'ennuie / La crise est la cause de tout / Même Crésus est sans le sou » : Albert Préjean chantait *La crise est finie* en 1934 dans le film du même nom (directeur : Robert Siodmak), néanmoins ces mots pourraient aussi faire partie de la couverture médiatique actuelle dans les pays romans. Des syntagmes comme « la crise de l'Euro », « la crise financière », « la crise des dettes nationales », « la crise économique » etc. font la une des journaux, la « crise » constituant aussi l'objet de plusieurs discours publics menés à divers niveaux (politique, médias, science) et par de nombreux acteurs (politiciens, experts financiers, journalistes, entrepreneurs, économistes, mais aussi tout citoyen ordinaire en tant que consommateur, salarié, chômeur, retraité...) avec des objectifs variés. Il s'agit d'une notion omniprésente dont l'analyse peut néanmoins réserver quelques surprises. D'abord son origine : bien qu'aujourd'hui « crise » puisse paraître univoquement connotée de façon négative, son étymologie nous révèle un parcours beaucoup plus stratifié et ambivalent. Issu du grec κρίσις – 'krísis' le terme désigne dans les langues modernes tout d'abord le point culminant d'un procès, un tournant décisif dont l'aboutissement ne sera pas forcément négatif. Utilisée dans le contexte de la médecine au sens d'un moment crucial dans le cours d'une maladie (soit en bien soit en mal), la « crise » est mise en relation avec d'autres situations et en particulier avec la notion de « progrès ». De ce point de vue « crise » désigne un état momentané et décisif qu'il s'agit de surmonter. Cela peut évidemment avoir un effet paralysant ou bien pousser au changement et à la progression.

En considérant les nombreux néologismes lexicaux et sémantiques issus de la situation de crise économique qui affecte notamment les pays de langue romane dans la zone euro, le potentiel créatif de la crise devient évident : tandis que les européens s'appauvrisent apparemment de plus en plus, les langues s'enrichissent presque chaque jour de nouvelles expressions émanant du langage de l'économie et entrant dans la communication quotidienne. Ce n'est pas par hasard qu'en Italie les mots « indignati », « spread » et « default » se faisaient concurrence avec respectivement 33%, 28% et 11% dans l'élection de la *Parola dell'anno* en 2011 (cf. Arcangeli: *L'allarme „spread“ ci rende „indignati“*, Repubblica, 28 décembre 2011), pendant que la *Real Academia Española* vient

d'introduire plusieurs nouveaux lemmes du domaine lexical de la crise économique dans la vingt-troisième édition de son *Diccionario* (octobre 2014) (cf. *A Continent Mired in Crisis Coins a Language of Economic Pain*, New York Times, 25 juillet 2013). Particulièrement productif se montre le mécanisme formatif des mots-valise qui, par exemple, sur la base de la fusion d'un lexème variable avec le mot « austérité » produit plusieurs néologismes dans les langues européennes. On pense pour le français à « austéritaire » (du croisement d'« austérité » avec « autoritaire », cf. *Jean-Luc Mélenchon dénonce une Europe « austéritaire »*, Le Monde, 9 décembre 2011) et pour l'espagnol à la néoformation « *austericidio* » avec le sens de 'mort ou suicide à cause de l'austérité' (cf. *Hay que apoyar el « austericidio »*, El País, 25 février 2015), née du croisement d' « *austeridad* » avec « *suicidio* » ou bien « *homicidio* ».

Les contributions faisant partie de ce volume mettent en relation ce potentiel créatif de la crise du côté de sa construction linguistique avec les contextes extra-linguistiques propres aux pays concernés. Plusieurs voies s'offrent à la réflexion sur un sujet aussi complexe et pluridimensionnel : à côté du point de vue lexicologique, visant surtout à dénicher les néologismes et peut-être les internationalismes qui se forment dans les différentes langues romanes lors de la crise économique actuelle, une perspective d'analyse du discours peut explorer la construction du phénomène à l'aide des métaphores, de plusieurs stratégies d'euphémisation et d'interdiction linguistique, mais aussi l'emploi de mots stigmatisants et/ou de mots-drapeaux (pour ces derniers concepts cf. Hermanns 1994) etc. En outre, le choix d'un sujet jouissant d'une actualité comparable dans plusieurs pays romans offre la possibilité d'exploiter le potentiel d'une approche comparative : l'analyse dans différentes langues romanes, de l'usage actuel et concret du langage dans le contexte de la « crise économique », permet d'en dégager les différences et les convergences ainsi que d'établir des liens possibles avec les données extralinguistiques propres à chaque pays. Le caractère éminemment multidimensionnel de la « crise » se reflète aussi dans l'hétérogénéité des corpus analysés, allant d'articles de la presse écrite – soit généraliste (Gómez Sánchez, Ceffa, Mwangi), soit spécialisée (Göke, Fischer) - et de dépêches des agences de presse (Moreno) aux discours publics (Gebäilä) ou plus spécifiquement électoraux (Osthus, Verdiani) prononcés par des politiciens des pays concernés, jusqu'à l'entretien d'expertise à la télévision (Gaudino Fallegger) ou même aux vidéos musicales satyriques (Faraoni), aux weblogs et aux forums sur Internet (Variano) et aux questions concernant le lexique de la « crise » individuellement posées par les locuteurs aux institutions nationales compétentes en matière de défense et d'illustration de la langue (Setti). En outre, quelques contributions préfèrent se consacrer à un sous-discours lié à

la thématique de la « crise » dans des typologies de textes variés (v. l’analyse du discours des faillites d’entreprises menée par Schröder) ou à étudier les textes produits par une institution déterminée (Franke). Les méthodes employées reflètent dans leur pluralité la variété des corpus couvrant un large éventail d’approches de l’analyse qualitative à la lexicométrie ou à d’autres applications pour l’analyse statistique de données textuelles (p. ex. le logiciel Iramuteq dans Moreno) jusqu’à la médiascopie, une méthode de mesure des réactions individuelles en temps réel au discours public développée par Muzet. Beaucoup des contributions réunies dans ce volume ouvrent ainsi à l’opportunité, sinon à la nécessité, d’élargir le regard sur la « crise » de l’analyse linguistique, textuelle et discursive à la littérature, à la sociologie, aux sciences de la politique et de l’économie et à l’étude de l’interculturalité.

2. À chacun sa « crise » : Regard sur les contributions réunies dans ce volume

Cette publication s’ouvre avec l’article de **Massimo ARCANGELI** envisageant la phénoménologie de « crise » avec ses nombreuses branches et facettes dans un parcours au rebours qui ne se limite pas à l’origine et au développement de cette unité sémantique et mentale dans les langues européennes anciennes et modernes, mais explore jusqu’au chinois et au japonais. Cette contribution étend le champ de la recherche du domaine de la crise financière et économique pour aller jusqu’à la littérature, à la poésie et même à la chanson.

L’article de **Dietmar OSTHUS** se situe sur le plan de la narration (*storytelling*) de la crise dans la France contemporaine. Constatant l’omniprésence de la « crise » dans la plupart des débats politiques et économiques, il analyse le rôle qui lui est attribué dans les structures narratives de la communication politique actuelle. L’étude repose sur un corpus de discours électoraux des principaux candidats dans les campagnes présidentielles de 2007 et de 2012 en combinant les méthodes lexicométriques avec l’analyse textuelle, et il ouvre à l’opportunité d’aller au-delà de la linguistique dans une approche pluridisciplinaire comprenant aussi les sciences politiques et économiques.

Silvia VERDIANI se consacre aussi à l’étude du discours politique électoral (à l’occasion des élections régionales en Italie en mai 2015) en étendant le champ de recherche aux réseaux sociaux et en enrichissant la perspective de la crise économique de la dimension du discours récent sur l’immigration et sur l’acceptation de l’autre. Au centre de sa contribution, l’analyse de la dimension intertextuelle et multimodale (visuelle, audio et verbale) de la communication politique contemporaine.

Dans la recherche de **Livia GAUDINO FALLEGGER**, il s'agit surtout de vérifier la possibilité d'identifier dans la diversité des langues un univers symbolique propre à chacune des cultures. Cela devient possible sur la base de l'observation des symétries et des dissymétries linguistico-discursives présentes dans des textes issus de traditions différentes, mais homogènes quant à leur mode de diffusion, au statut réciproque des participants et au thème traité – dans ce cas-là précisément la crise économique dans la zone euro. L'approche contrastive entre français, italien et allemand sur la base de matériel audiovisuel vise à une possible application des résultats à l'étude de la communication interculturelle.

La volonté d'examiner la différence des perspectives et des clés de lecture symboliques et idéologiques d'un discours ayant le même sujet (celui de la crise de la dette souveraine en Europe) dans des sociétés différentes à un moment donné est aussi au centre de l'article de **Sabina CEFFA**, qui choisit une approche contrastive italien-allemand. Sa recherche vise les *topoi*, les métaphores et les mots-clés des deux discours parallèles dans le but de sensibiliser les traducteurs à un travail méthodologiquement fondé sur l'analyse linguistique du discours.

C'est en effet le lexique avec son sens propre, figuré ou euphémistique et avec toutes ses néoformations au centre de la plupart des articles réunis dans ce volume. Dans sa contribution, **Regina GÖKE** se concentre sur les emplois métaphoriques et métonymiques de l'expression « crise économique » dans un corpus comprenant des journaux économiques d'actualité. Elle présente en premier lieu les champs lexicaux étant à la base des métaphores pour retracer en deuxième lieu les relations de contiguïtés des métonymies employées. Finalement, elle discute leurs emplois dans divers contextes entre 2011 et 2015.

À l'étude des métaphores liées à la crise économique est consacrée aussi l'analyse menée par **Anamaria GEBÄILĂ**, qui choisit quant à elle une approche comparative italien-français-roumain. Sur la base d'un corpus de discours publics des Présidents du conseil des pays respectifs, elle se concentre sur les métaphores de substance, c'est-à-dire sur la façon de représenter une expérience en la rapportant à une substance matérielle uniforme, pour reconstruire les schémas conceptuels auxquels la crise économique est souvent reliée.

Outre l'emploi figuré du lexique, dans les discours politiques et économiques autour de la crise on constate la tendance à embellir souvent les événements négatifs et les décisions les plus dures en les présentant sous forme euphémistique. **María Elena GÓMEZ SÁNCHEZ** analyse dans sa contribution l'emploi et la forme de divers euphémismes attestés dans la presse espagnole entre 2012 et 2014 en ne se limitant pas à examiner un grand nombre d'exemples concrets, mais en discutant aussi l'impact de l'emploi de ces euphémismes sur la perception de la réalité économique actuelle et de sa gravité auprès des citoyens espagnols.

Fiorenza FISCHER envisage aussi les euphémismes dans la presse écono-mico-financière de l'année 2014, tout en adoptant une perspective contrastive italien-allemand. À l'intérieur d'une approche de type pragmalinguistique elle réfléchit sur les conséquences des stratégies communicatives vouées à éviter des mots tels que « déflation » dans une situation d'asymétrie comme celle de la réalité économique, où les acteurs ne partagent ni le même degré de connaissances ni de pouvoir.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de souligner, le choix d'un sujet également actuel et brisant dans plusieurs pays invite à la comparaison à plusieurs niveaux. Dans son article **Angelo VARIANO** s'interroge sur la présence et sur l'emploi d'européismes lexicaux liés au sujet de la crise à l'intérieur du domaine de spécialité du langage économique italien. Il examine des néologismes, des emprunts, des acronymes, des éléments de formation des mots et des syntagmes divers retrouvés dans l'information en ligne en particulier en ce qui concerne le sous-discours sur la « crise grecque ».

La crise économique ne touche pas seulement les spécialistes, les politiciens, les journalistes et les autres protagonistes de la sphère publique, mais elle intéresse chacun dans sa vie quotidienne. C'est donc pas étonnant que la « crise » se retrouve aussi au centre de plusieurs questions linguistiques posées par les locuteurs à la prestigieuse association linguistique italienne *Accademia della Crusca* depuis 2008. En brossant un tableau de ces questions **Raffaella SETTI** contribue avec son étude à décrire les transformations de l'italien dans les dernières années par rapport au sujet de la crise économique, mais aussi à comprendre les inquiétudes et les réactions qui se reflètent dans les usages langagiers.

Le sociologue **Denis MUZET** s'interroge lui-même sur les représentations de la crise économique induites chez les Français par les mots. Pour retracer les perceptions que les citoyens français ont de la crise, il emploie la « médiascopie », une méthodologie qu'il a développée et qui se trouve depuis plusieurs années au centre de l'ensemble des études de l'Institut Médiascopie de Paris. Dans la publication présentée ici, la médiascopie se déroule sous forme d'enquête et montre comment les récits de crise sont ressentis dans les médias entre 2007 et 2012. Ces résultats lui permettent de dresser le tableau des inquiétudes, soucis et espoirs des Français.

La façon de parler de la crise n'est pas la même dans chaque pays européen. Cela devient évident dans l'article de **Mariola MORENO CALVO** qui, sur la base d'une méthode quantitative, analyse et compare des unités lexicales dans des dépêches des agences de presse AFP en France et EFE en Espagne. Elle montre ainsi que les dépêches des agences de presse françaises diffèrent clairement

entre les sujets de l'économie globale et les thèmes de politique nationale, tandis que les agences de presse espagnoles ne font pas une telle distinction stricte.

En Espagne la crise a affecté en particulier l'immobilier. **Tilman SCHRÖDER** se prête à comparer des articles de journaux avec des discussions de forums en ligne tournant autour de la faillite de l'entreprise espagnole Martinsa-Fadesa. Il regarde de près la répartition des métaphores conceptuelles employées pour décrire l'échec de cette entreprise en faisant sortir ainsi les positions des acteurs impliqués et en mettant en évidence les différentes conceptualisations qui ont mené à cette faillite.

La crise est une notion complexe et stratifiée qu'on peut aborder de plusieurs manières différentes. Une possibilité à explorer est représentée par l'approche satyrique, auquel est dédié l'article de **Vincenzo FARAOXI**. Avec son analyse ponctuelle des vidéos musicales de la compositeur-interprète comique-satyrique Sora Cesira il montre encore une fois le rôle déterminant de la construction linguistique du phénomène de la crise même dans de textes voués à l'exorciser.

La contribution de **Anna-Susan FRANKE** complète l'analyse de la mise en langage de la crise économique en l'enrichissant d'une dimension supplémentaire, celle du contre-discours de la « crise comme chance ». En examinant les versions française et espagnole du programme *Eurofound* (une fondation de l'UE ayant pour but d'améliorer les conditions de travail et de vie dans les pays européens) elle se concentre sur les phraséologismes contenant le terme « crise ». En particulier, elle vise à comparer la structure syntaxique et la valeur métaphorique étant à la base de ces phraséologismes. L'approche contrastive permet de mettre en évidence les différences et les points en commun de la conception linguistique de la crise dans les deux langues.

Finalement l'article de **Simone MWANGI** contribue à élargir encore l'objet de cette publication. Tout en restant dans le champ de la crise économique, on quitte l'Europe pour analyser le cas de l'Argentine et en particulier le conflit autour des « fondos buitres » (« fonds vautours »). La recherche se base sur le concept de résilience, terme utilisé en psychologie pour décrire la capacité d'un être humain ou d'un système de surmonter une situation de crise, et l'applique à une étude d'analyse linguistique du discours ayant pour but de montrer la formation du discours d'une société résiliente.

Mars 2016

Daniela Pietrini et Kathrin Wenz

Bibliographie

- Hermanns, Fritz (1994) : *Schlüssel-, Schlag- und Fahnenwörter. Zu Begrifflichkeit und Theorie der lexikalischen „politischen Semantik“*. Arbeiten aus dem Sonderforschungsbereich 245 „Sprache und Situation“. Heidelberg/Mannheim : Institut für Deutsche Sprache.
- Muzet, Denis (2013) : *Les mots de la crise*. Paris : Eyrolles.
- Scharloth, Joachim et al. (2010) : Die Schweiz in der Krise: Korpuspragmatische Untersuchungen zur sprachlichen Konstruktion und Diffusion von Krisensemantiken. In : *Aptum. Zeitschrift für Sprachkritik und Sprachkultur* 6 / 2 : 99–120.